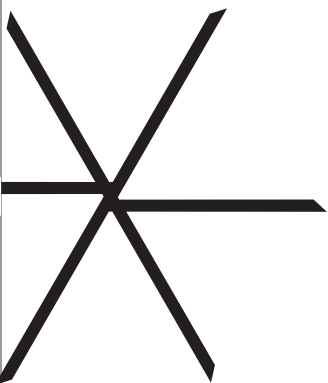


DAVID
GOUDREULT

STANKÉ



TA MORT À MOI



TA MORT À MOI

ou

LES ÉDIFIANTES PÉRÉGRINATIONS

DE MARIE-MAUDE PRANESH-LOPEZ

« Mes livres sont les jeux irresponsables d'un timide qui
n'a pas eu le courage d'écrire des récits et qui s'est distrait
en falsifiant et déformant les histoires d'autrui. »

Jorge Luis Borges

« Nous vivons trop longtemps. »
Albert Camus

« *No, I don't have a gun.* »
Kurt Cobain

Document de travail

Version 7 (corrigée)

Ne pas publier

LIVRE PREMIER

26 août 2018

J'ai eu la chance de ne jamais en avoir. J'ai pu me défaire et me parfaire à partir de rien, de moins que rien même. Je mérite une pause. Je laisse dans ces pages tous les doutes et les secrets qui m'ont broyé l'âme, tout ce que j'ai dû supporter pour en arriver là, ici, en paix, enfin.

Des légions d'imbéciles osent affirmer que le chemin est plus important que la destination. Ils ne connaissent rien des routes escarpées que les femmes de ma race doivent arpenter. Le souffreteux de Nietzsche s'acharnait à répéter que tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ; quelle connerie ! Ce qui ne nous tue pas nous estropie, nous traumatise ou nous humilie. Le reste du temps, on aime ou on se ment.

Quand on est condamné à gravir sur les coudes un sentier de vitre concassée dans une solitude brisée seulement, à de rares occasions, par le passage d'un autre Sisyphe épuisé, on n'a plus

rien à foutre du paysage et de ses enseignements,
on veut juste se rendre au bout du parcours. Pour
une fois, atteindre le sommet.

Chapitre 3



Son cœur et le vagin de sa femme se déchiraient. Ses derniers lambeaux de courage ne parvenaient plus à étancher les larmes d'Abhijat. À court de patience, perclus d'inquiétude et de fatigue, ce père sur le point d'éclorre était au bout du rouleau, et le rouleau lui passait dessus. Le sexe meurtri de l'amour de sa vie ne le quittait plus des yeux, sculptait avec minutie un épouvantable trauma au creux de son imaginaire. Ce con sanguinolent où un crâne poilu s'entêtait à déchirer la peau sans oser se montrer la face le provoquait, l'insultait presque. C'était la goutte de sang qui allait faire déborder le vase : trente-deux heures de travail, des contractions impitoyables, du vomi, des lavements, de la merde et toujours plus d'hémoglobine. C'en était trop, mais c'était encore trop peu.

Abhijat n'aurait jamais cru qu'il lui serait si pénible d'accoucher. Sa femme traversait un dur moment elle aussi. Entre deux gémissements, Dolorès exigeait une épidurale supplémentaire, de la morphine

intraveineuse ou de l'opium pur, n'importe quoi pour oublier que l'humain est d'abord une masse de chair innervée, un paquet de viande sensible.

Le médecin extirpa enfin l'enfant de sa mère, présenta la bête vagissante aux parents en larmes et, de la cime de ses hautes études, diagnostiqua : « C'est un monstre ! »

Abhijat gardera en mémoire ces paroles prémonitoires. Même si Dolorès s'époumonera à lui répéter que l'inébranlable médecin avait ni plus ni moins déclaré « C'est une fille », Abhijat n'en démordra jamais et se cantonnera à son premier souvenir.

Le temps lui donnera raison, ce n'est pas une fille qui vint au monde, mais un monstre d'égoïsme pour les uns, une femme au génie monstrueux pour les autres. Quoi qu'il en soit, Marie-Maude Pranesh-Lopez vit le jour cette nuit-là.



La parturiente se remit à bramer. Immunisé, à l'abri derrière ses tympanes expérimentés, le docteur l'encourageait :

— On voit la tête, madame. Poussez, poussez !

Abhijat tenait la petite Marie-Maude ensanglantée contre sa poitrine. La première-née s'agitait, allant jusqu'à tacher la chemise préférée de son géniteur. Précisons que ce vêtement de soie jaune et verte

s'enrichissait de broderies cousues à la main par des artisans de Jagatpura, sa ville natale. Comme il peinait à s'enraciner au Québec, tout ce qui lui rappelait l'Inde prenait une grande valeur à ses yeux. Paradoxalement, il ne serait retourné sur sa terre d'origine pour rien au monde. De loin, il pouvait l'idéaliser et magnifier sa famille laissée derrière ; les absents ont toujours raison.

— *¡ Sácalo de mi panza, voy a morir, pendejo !*

Quand Dolorès abandonnait le français pour embrasser la langue de Cervantes, l'heure était gravisime. Abhijat lui tendit aussitôt une main bienveillante qu'elle rejeta d'un grognement. Dolorès Lopez n'avait plus d'affection pour son jocrisse de mari, mais refusait de se l'avouer. Dans la souffrance qui lui tenaillait les entrailles, irradiant jusqu'à la pointe de ses cheveux trempés de sueur, il ne restait aucune place pour la sollicitude de cet homme.

Elle recommencerait à l'endurer et aménagerait des zones de compromis lorsque l'épreuve serait terminée. Dolorès envisageait leur avenir sans amour ni rupture ; statistiquement parlant, on recense davantage de gens en couple qu'on ne dénombre de personnes amoureuses.

— *¡ Aaargh, madre de dios ! J'ai mal !*

Le docteur hochait la tête en tirant sur celle du second bébé à l'aide de forceps. Deux infirmières assistaient à la délicate manœuvre. Toute l'attention du monde étant dirigée sur l'entrejambe de son épouse bien-aimée, Abhijat en profita pour laisser son regard errer de la pleine lune à l'électrocardiogramme. Dans

les circonstances, il percevait toute l'étendue de son insignifiance et se contentait de ne pas échapper le premier poupon. Il se maintenait en état de contemplation passive, ce qui lui convenait à merveille ; Abhijat Pranesh était un homme plutôt contemplatif lesté d'une profonde passivité.

Tiré de ses rêveries par un hurlement de douleur, il vit le docteur se redresser et fuir la chambre en ravisant le second enfant, une infirmière sur les talons. La voix de baryton enrhumé de celle-ci se réverbérait dans le corridor :

— Code bleu ! Code bleu !

Plus confus que jamais, Abhijat se tourna vers sa femme, le sexe de sa femme et l'infirmière rousse occupée à les éponger ; le sexe de sa femme et sa femme, personne n'épongeait Abhijat. Sur ses gardes, il appréhendait l'arrivée d'un troisième rejeton. Les échographies n'en avaient décelé que deux, mais toute science est faillible. Après quelques secondes de suspense, l'incandescente garde-malade jeta un regard agacé vers Abhijat.

— C'est terminé, monsieur.



— Où est Victor-Hugo ?

Retrouvant ses esprits et une certaine agitation, Dolorès se contorsionnait en tous sens pour mieux scruter la pièce.

— Calmez-vous, madame, le docteur a dû l’emmener en vitesse, votre fils a des difficultés respiratoires.

Dolorès avait du mal à reprendre son souffle. « Victor-Hugo, Victor-Hugo... » répétait-elle ; un mantra destiné à l’apaiser plus qu’à faire apparaître son fils, ou son prolifique homonyme libidineux.

Visiblement rassérénée de voir un nouveau médecin faire son apparition dans la chambre, la soignante lui indiqua prestement que l’hémorragie ne se résorbait pas, une serviette maculée de sang à l’appui. Avant même qu’Abhijat puisse trouver des mots adéquats ou français pour exprimer son désarroi, on basculait son épouse sur une civière et la kidnappait à son tour.

— Restez ici avec votre fille, on va vous tenir au courant des développements pour votre fils et votre femme.



La gratuité des services médicaux n’était pas le moindre baume sur le cœur écorché d’Abhijat. Le Canada, quand même, quel fabuleux pays ! Incapable d’imaginer combien de roupies pouvaient coûter des complications pareilles en Inde, le pauvre homme se doutait qu’il était loin d’avoir les moyens de se les payer. Tiré de sa comptabilité approximative par le glapissement de son héritière, Abhijat s’attarda enfin au visage de Marie-Maude. Perplexe, il attendit que se

manifeste l'instinct paternel, l'amour inconditionnel. Rien ne vint. Que la réalité : un bébé dans les mains et des responsabilités plein les bras.

Loin d'être sidéré par le charme de son enfant, plutôt laide d'ailleurs, il patientait. Aucun déluge de sérotonine, d'ocytocine ou autres neuropeptides aptes à l'enivrer ne venait briser les digues de son affection. La transformation idéalisée durant la grossesse se faisait attendre, il n'était qu'épuisé et déçu. Un peu inquiet aussi, pour sa femme et son fils, qui devait forcément être plus beau que sa fille.



Abhijat était père et contrarié. Plus de quarante minutes déjà et toujours aucune nouvelle du corps médical, ni des corps de sa femme et de son héritier. Un désordre inconvenant régnait dans la chambre blanche et sale. Diverses matières organiques laissées sur place lui rappelaient l'issue funeste de l'accouchement. Il envisagea de faire une sieste sur le divan de cuirette verte, mais déposer l'enfant assoupie serait indigne. Il devait demeurer éveillé et veiller sur sa progéniture. Si une chose affligeait Abhijat Pranesh davantage que de ressentir des attentes à son égard, c'était bien de les décevoir. Planté au milieu de cette chambre froide, il devisageait Marie-Maude, cherchant dans ses traits grossiers une raison de l'aimer.

Samedi 26 août 1989

Maudit journal, je t'ai eu. J'ai eu 9 ans aussi. C'est pour ça que je t'ai. Cadeau de Dolorès. Elle veut que je l'appelle maman, mais je l'appelle Dolorès tout court tout le temps. Même à ma fête, encore plus à la sienne. Tant pis pour elle, je voulais la collection complète des *Aventures de Tintin*, on sera deux à être déçues.

Avec son obsession du français et ses dictées surprises, elle voit bien qu'elle m'écœure à mort, ma mère. Trop fière d'être prof. Elle parle mieux français que le roi de France, elle en mange du français, elle nous gave de français, nous l'enfonce dans la gorge et j'en ai plein le cul ! Elle t'a acheté pour que j'écrive ce que je veux quand je veux. Elle m'a juré qu'elle te lirait pas en cachette, qu'elle corrigerait jamais les fautes dedans. Tant mieux, je veux faire des fautes. Je veu fère des fôtes. Je veut fère plain de fautte !

L'école recommence la semaine prochaine. Je serai en quatrième année dans la classe de Mme Hélène, au

bout du corridor. Je vais pas me forcer cette année. Ça donne rien d'être la première de classe si je suis la dernière de la cour de récréation. J'aimerais mieux être conne comme Brandon, même couler tous mes examens, si je pouvais être cool comme Bérénice. Bérénice est même pas conne comme Brandon, elle a des bonnes notes et tous les amis qu'elle veut. En plus, même si elle a les yeux brun commun comme moi, elle est blonde pour vrai. La vie est juste injuste.

Prologue



Je ne prétends pas être impartial. Je suis d'abord romancier, parfois enseignant, un peu poète, mais si je m'improviserai biographe aujourd'hui, c'est par amour du sujet. Marie-Maude me fascine. Tant d'experts se sont penchés avec une cruelle intransigeance sur la vie et l'œuvre de Pranesh-Lopez. La particularité de la biographie proposée ici, outre mes digressions et interprétations, réside dans les mots mêmes de la femme mise en lumière. Pour la première fois, des pages de ses journaux intimes, des lettres et des notes manuscrites sont retranscrites intégralement. Reçus des mains mêmes d'un proche de l'artiste, analysés par des graphologues de renom, ces mots sont officiellement ceux de la poète. Ils jettent un éclairage nouveau, bouleversant, sur son existence ; une vie de funambule unijambiste progressant sur un fil barbelé.

Véritable jeu de pistes, parfois piégées, l'œuvre de cette écrivaine tourmentée ne cesse de polariser admirateurs et détracteurs. Cohérence de l'existence et de l'œuvre

pour certains, tissu de mensonges que l'on devrait brûler pour d'autres ; prophète doublée d'une poète pour les premiers, croisement dégénéré de Raspoutine et d'Aileen Wuornos pour les seconds. Le parcours déroute.

Loin d'être dupe, j'ai redouté l'instrumentalisation lorsque j'ai reçu les pages de son intimité, des pages pourtant essentielles à la compréhension de sa fulgurante trajectoire. On ne se projette pas dans un mur de béton à la vitesse de la lumière sans avoir un message, ne serait-ce qu'une image à laisser derrière soi.

On la savait graphomane, un crayon à la main en toutes circonstances, mais on croyait ses écrits personnels perdus à jamais. Plusieurs ont survécu, ils s'entassaient devant moi en ce moment : deux journaux intimes couvrant des périodes distinctes de l'enfance et de l'adolescence, des cahiers mutilés, des lettres manuscrites et des piles de divers formats, des notes jaunies ou partiellement brûlées, d'autres raturées et chiffonnées, des pages couvertes d'encre, dans une écriture tassée, compacte, débordant jusque dans la marge, ou pratiquement vides, quelques vers, un quatrain ou un haïku excentré, un distique égaré. Une étonnante régularité dans l'inconstance.

Pour regarder une géante dans le blanc des yeux, il faut garder la tête haute. Résigné, j'ai délaissé tous mes projets d'écriture et consacré de nombreuses années à contre-vérifier les faits, à rencontrer les survivants de sa famille, son éditeur, ses codétenues, ses avocats, ses psychiatres et certains de ses disciples les plus fidèles comme les plus critiques. J'ai trouvé ma vérité, et je vous l'offre. Tout est une question de perspective, il existe toujours plusieurs façons de ne pas voir les choses.

Chapitre 4.2



Enfant déjà, Marie-Maude souffrait d'une inextinguible soif d'absolu, une urgence d'enluminer la routine pour rendre le quotidien supportable. Le monde étant ce qu'il est, elle ne pouvait trouver l'extraordinaire qu'en elle-même. De feu de paille en feu de paille, à chercher des incendies, elle a tout enflammé autour d'elle.

Sa réputation sulfureuse la précédant, combien de nos contemporains ne l'ont jamais lue, mais prétendent la connaître ? Qu'a-t-on besoin de voir une pièce de Michel Tremblay pour savoir ce qu'est Tremblay, quelle idée de lire le grand roman de Gabrielle Roy quand on peut voir le film ou en lire le résumé, à quoi bon se taper les livres de Laferrière si on peut l'écouter discourir sur toutes les plateformes numériques du monde ? Et Marie-Maude Pranesh-Lopez, elle, tiendrait tout entière dans sa mort.

Pourquoi la relire, chercher à comprendre cette femme complexe, si on peut s'arrêter à la violence de

son décès, une violence qui dit tout, pour certains, un châtement d'une sauvagerie telle qu'il valide les pires calomnies sur son compte ? Ce genre de carnage n'arrive jamais pour rien, ce serait inconcevable. Elle était forcément un peu folle, probablement coupable des méfaits qu'on lui impute, assurément criminelle avant d'être poète. Les poètes dignes de ce nom ne méritent pas une mort aussi barbare. Et tout le chemin parcouru se réduit à la destination finale.



Il n'y a de grand que ce qui nous dépasse. Les parents de Marie-Maude furent rapidement dépassés. Immigrants aux parcours d'intégration remarquables, souvent cités en exemple par les députés de leur circonscription, le territoire le plus difficile à conquérir pour eux tenait entre les murs de leur demeure. Ils peinaient à découvrir quelle langue leur permettrait de rejoindre leur fille. Pas la langue maternelle, manifestement. La relation conflictuelle entre Dolorès et Marie-Maude est légendaire ; les mots doux glissaient sur le dos de l'enfant, les mots durs lui glissaient sous le talon. Malgré le sabir familial teinté de malayalam indien et d'espagnol aux accents honduriens, dans le foyer Pranesh-Lopez régnait le français. La langue qu'allait bientôt maîtriser et sublimer Marie-Maude ne permit pourtant jamais à ses parents d'accéder à son univers.

« La famille, c'est comme un bouquet de ballons : ça vole plus haut attaché serré, et on ne sait jamais lequel va crever le premier. »



David Goudreault est travailleur social, chroniqueur, poète et romancier. Vous tenez son quatrième roman.